

Et la lucidité

France Mongeau

Numéro 153, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90322ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mongeau, F. (2018). Et la lucidité. *Les écrits*, (153), 95–97.

FRANCE MONGEAU

Et la lucidité

La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil
RENÉ CHAR, *Feuillets d'Hypnos*

Les textes assemblés dans ce dossier sur le thème de la lumière ont été écrits pour l'événement *Le laboratoire de l'écrivain* des Productions Langues Pendues¹. Toutefois, ce n'est pas tant la lumière que la *lucidité* dont il était question dans mon esprit. C'est-à-dire cette capacité que nous avons à atteindre, parfois (peut-être rarement), le parfait lieu d'une conscience claire, conscience apte à mesurer et à appréhender les contours du réel ou de l'instant et qui nous rejette parfois dans la solitude ou, encore, conscience apte à nous faire mourir puisqu'assouvie dans sa faim de clarté. Les mots souvent cités de René Char et transmis aux écrivains du *Laboratoire* évoquent pour moi une certaine part de l'écriture qui œuvre à révéler et à s'approcher toujours plus près d'une expérience invariablement confrontée à la violence du monde. Icare était peut-être fou. Certes, il trouva la mort, mais sans doute trouva-t-il également une

1. *Le laboratoire de l'écrivain* est un événement littéraire conçu et piloté par Valérie Carreau et France Mongeau qui a rassemblé six écrivaines et écrivains autour de l'écriture. En octobre 2017, Katia Belkhodja, Jean-Marc Desgent, Christian Guay-Poliquin, Mathieu Leroux, Catherine Mavrikakis et Jennifer Tremblay ont été conviés pour une journée entière dans ce que nous souhaitons être une *expérience* de l'écriture. Au sens d'épreuve, et d'expérimentation.

forme d'apaisement à cette souffrance ressentie devant ce qu'il découvrait à mesure qu'il s'approchait des choses et des êtres que le soleil éclairait pour lui.

Quelque chose d'éminemment organique, de primitif, est lié à la lumière et nous pousse vers elle; les premières fleurs rassemblent leurs forces et c'est violence, beauté de l'épuisement; un effort se joue, parfois vain, pour se tourner vers la lumière; c'est une volonté primitive qui nous entraînerait comme Icare à agir. Mais c'est aussi quelque chose de la raison, du raisonnable, qui invite l'être à regarder les choses autour de lui en toute objectivité. Et c'est discernement. Puis, c'est compassion.

Les textes qui se présentent dans ce dossier révèlent, dans leur singularité et leur richesse, les nuances opposées et complices de la lumière. Mais ce n'est pas en termes de contrastes que les choses viennent à nous dans le moment de la lecture. Elles viennent à nous dans la densité de l'immédiat. Dans son feuilleté.

C'est ainsi que nous entrons d'abord dans les trois maisons de Jennifer Tremblay, là où s'agitent délicatement sous les vents le désordre des chambres et celui de la mémoire. On est ainsi amenés à frôler une certaine précarité des choses, leur beauté, puis leur effondrement. En poussant plus loin, nous atteignons le texte sombre et lumineux de Catherine Mavrikakis, dans la chair et les parois fragiles de la nuit et ses images de la mort, questionnant des ombres et les impossibilités plurielles de s'arracher à la douleur. Perte et douleur répétées. Plus loin encore, auprès de Mathieu Leroux, nous avançons tout contre l'amour et l'exil, dans la disparition nécessaire et douloureuse, et dans le désir renouvelé et éclairé par le regard noir de l'amant. C'est une quête immortelle et belle qui nous pousse à la fuite. Et dans cette traversée des

textes où nous serons se trouvent également les événements magnifiés du monde quotidien, par fragments, avec ses enseignements et ses moments de beauté et de grâce tels la maison-homme et l'enfant dans le texte de Katia Belkhodja, ou tels cet homme modeste qui, avec Christian Guay-Poliquin, s'emporte, farouche, dans le rappel lumineux d'une lecture publique de poésie. Une fenêtre s'ouvre sur l'immensité et le silence, dans le passage d'abord hésitant puis loquace du souvenir. Enfin, nous parviendrons à atteindre la langue noire de la rivière, avec ses architectures charriées et flamboyantes où les poèmes, malgré tout, pacifient le sang brûlé dans le magnifique texte de Jean-Marc Desgent.

Si les anges rebelles qui tourbillonnent autour de nous refusent d'entendre notre souffrance ou notre exaltation, ils rôdent et parfois s'incarnent comme ici entre les phrases des poètes et des écrivains, indifférents à notre langage humain, mais nous donnant accès à quelque vérité fugace et lumineuse que nous tenterons de retenir entre nos doigts.